

Le style introduit et légitime des sujets qui n'ont pas lieu d'être (par exemple, l'homosexualité, dans les essais analysés par Bordas). Dans le texte de 1977 intitulé « Les deux vérités », c'est par exemple la question de l'immigration que Cioran contribue à faire entrer sur la scène littéraire. Le propos s'ouvre par une méditation sur l'indécision, sur la figure de « l'inagissant » et du retrait de l'histoire. S'ensuit une réflexion toute spengliérienne sur le déclin des civilisations (illustré d'ailleurs par les mêmes exemples-types de grandes cultures que précédemment dans la *Transfiguration* : la Grèce antique, l'Europe, la Chine, l'Égypte<sup>1</sup>), puis le passage suivant :

Dans le métro, un soir, je regardais attentivement autour de moi : nous étions tous venus d'ailleurs... Parmi nous pourtant, deux ou trois figures *d'ici*, silhouettes embarrassées qui avaient l'air de demander pardon d'être là. Le même spectacle à Londres.

Les migrations, aujourd'hui, ne se font plus par déplacements compacts mais par infiltrations successives : on s'insinue petit à petit parmi les « indigènes », trop exsangues et trop distingués pour s'abaisser à l'idée d'un « territoire ». Après mille ans de vigilance, on ouvre les portes... Quand on songe aux longues rivalités entre Français et Anglais, puis entre Français et Allemands, on dirait qu'eux tous, en s'affaiblissant réciproquement, n'avaient pour tâche que de hâter l'heure de la déconfiture commune afin que d'autres spécimens d'humanité viennent prendre la relève. De même que l'ancienne, la nouvelle *Völkerwanderung* suscitera une confusion ethnique dont on ne peut prévoir nettement les phases. Devant ces gueules si disparates, l'idée d'une communauté tant soit peu homogène est inconcevable. La possibilité même d'une multitude si hétéroclite suggère que dans l'espace qu'elle occupe n'existait plus, chez les autochtones, le désir de sauvegarder ne fût-ce que l'ombre d'une identité. A Rome, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, sur un million d'habitants, soixante mille seulement auraient été des Latins de souche. Dès qu'un peuple a mené à bien l'idée historique qu'il avait la mission d'incarner, il n'a plus aucun motif de préserver sa différence, de soigner sa singularité, de sauvegarder ses traits au milieu d'un chaos de visages.

Après avoir régenté les deux hémisphères, les Occidentaux sont en passe d'en devenir la risée : des spectres subtils, des fins de race au sens propre du terme, voués à une condition de parias, d'esclaves défailants et flasques, à laquelle échapperont peut-être les Russes, ces *derniers* Blancs. C'est qu'ils ont encore de l'orgueil, ce moteur, non, cette *cause* de l'histoire. Quand une nation n'en possède plus, et qu'elle cesse de s'estimer la raison ou l'excuse de l'univers, elle s'exclut elle-même du devenir. Elle a *compris* – pour son bonheur ou son malheur, selon l'optique de chacun<sup>2</sup>.

---

1. On peut comparer CIORAN, *Transfiguration de la Roumanie* (1936), A. Paruit (éd.), Paris, L'Herne, 2009, p. 83, qui parle plutôt du Japon, et CIORAN, *Œuvres*, Y. Peyré (éd.), Paris, Gallimard, 1995, p. 1411. On retrouve les mêmes exemples de grandes cultures chez Spengler, qui les distingue des cultures sans histoire. Il faut préciser cependant que chez Spengler, le choix de mettre en avant la Chine, l'Égypte, etc. a pour but de relativiser l'importance historique et l'universalité de l'Europe (O. SPENGLER, *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle* (1917), M. Tazerout (trad.), Paris, Gallimard, 1948, vol. 1, p. 30). On rencontre d'ailleurs des traces occasionnelles de ce relativisme chez Cioran.

2. « Les deux vérités » a d'abord paru en mai 1977, dans le n°293 de la *NRF*, avant d'être repris dans *Écartèlement* en 1979 (CIORAN, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1412-1413).

On notera plusieurs choses dans ce passage. Premièrement, il débute par une anecdote, sous-genre pratiqué plus fréquemment par Cioran à partir du *Mauvais Démon*. L'anecdote personnelle, ici rédigée dans le style télégraphique du diariste, embraye sur une réflexion générale, selon un saut démonstratif qu'on pourrait dire propre au genre de l'essai<sup>3</sup>. Sans que cela ait besoin d'être explicité, le lieu est identifiable à Paris, l'absence de mention soulignant le caractère exemplaire de l'anecdote. Le propos du passage est sans ambiguïté : il décrit ce que l'on serait tenté d'appeler rétrospectivement le « grand remplacement », selon l'expression de Renaud Camus, c'est-à-dire le remplacement des populations blanches « autochtones » par des populations immigrées. C'est d'ailleurs dans ce sens essentiellement que s'est faite la réception du texte<sup>4</sup>. La thématique n'est pas tout à fait nouvelle en littérature, on la trouvait déjà chez Céline, au début et à la fin de *Rigodon*<sup>5</sup>. L'expérience du métro est réécrite (sans qu'il soit possible de dire s'il s'agit d'une réécriture consciente à partir du modèle commun de la catabase, ou d'une simple variation sur un topos de la rhétorique anti-immigration) par Richard Millet, dans *L'Opprobre* (2008) ou dans les premières pages d'*Arguments d'un désespoir contemporain* (2011)<sup>6</sup>.

La difficulté du texte réside dans les brouillages énonciatifs qu'il opère. Si l'on y perçoit la rhétorique duelle du « eux-nous », « ici-ailleurs », propre au discours raciste anti-immigration, ainsi que son lexique (les « infiltrations », les « indigènes » « de souche »<sup>7</sup>), on voit en même temps que cette rhétorique est troublée par l'ethos métèque de Cioran, qui, avec le « nous » du premier paragraphe, s'inclut parmi les étrangers. La suite du texte passe en

---

3. Sur les caractérisations de l'essai, voir I. LANGLET, *L'Abeille et la Balance. Penser l'essai*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 23-24.

4. Le texte est cité par deux sites d'extrême droite (J. VÉLIOSAS, « Le philosophe Cioran sur la substitution de population », sur *Novopress.info - arme de réinformation massive*, en ligne, 30 avril 2012 et EMINESCU, « L'afflux de réfugiés à la lumière d'un extrait de Cioran », sur *Le blog de Eminescu*, en ligne, 13 septembre 2015) et un troisième, littéraire amateur, mais qui fait une lecture tout aussi spontanément politique du texte en le condamnant (G. MESSADIÉ, « Cioran : Biographie », sur *Le Salon littéraire*, en ligne, 9 mai 2013). Nous revenons sur ces enjeux politiques au chapitre suivant.

5. « – Comprenez, condamné à mort ! tous les sangs des races de couleurs sont “dominants”, jaunes rouges ou parme... le sang des blancs est “dominé”... toujours ! les enfants des belles unions mixtes seront jaunes, noirs, rouges, jamais blancs, jamais plus blancs !... [...] qu'ils viennent ici seulement un an ils baisent tout le monde ! le tour est joué ! plus un blanc ! cette race n'a jamais existé... un “fond de teint” c'est tout ! l'homme vrai de vrai est noir et jaune ! l'homme blanc religion métisseuse ! des religions ! juives catholiques protestantes, le blanc est mort ! il n'existe plus ! qui croire ? » (L.-F. CÉLINE, *Romans*, H. Godard (éd.), Paris, Gallimard, 1974, t. II, p. 712, voir aussi p. 926).

6. « l'humanité s'abolit dans l'illégitimité du nombre, par exemple dans la foule que je traversais, ce jour-là, principalement composée de Noirs, de Maghrébins, de Pakistanais, d'Asiatiques, de diverses sortes de métis, et de quelques Blancs » (R. MILLET, *Arguments d'un désespoir contemporain*, Paris, Hermann, 2011, p. 11).

7. On trouve le même emploi anachronique de ce lexique dans un entretien avec Sylvie Jaudeau, où, à propos de la décadence de la Rome antique, Cioran dit : « La majeure partie de la capitale était composée d'immigrés. » (CIORAN, *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995, p. 224).

outre d'un premier « on » qui renvoie aux étrangers (« on s'insinue ») à un second qui désigne les autochtones (« on ouvre les portes »), puis à un troisième évoquant une position d'observateur extérieur (« Quand on songe ») : les trois renvoyant à trois positions possibles de l'énonciateur. Le démonstratif « ces gueules si disparates » impliquerait cependant que l'identification paradoxale aux étrangers n'a plus cours dans la deuxième partie du texte. De même, la dénomination des Russes comme « *derniers* blancs » introduit une bifurcation en confirmant l'enjeu du texte : non pas tant la fin de la civilisation occidentale que celle de la race blanche, au profit d'autres races indéterminées, mais évoquées sur un mode essentiellement physiologique, par la métonymie des visages.

[...]

Il faut à ce titre replacer le début d'*Écartèlement* dans le contexte historique qui est le sien. Comme le rappelle Gérard Noiriel, à côté d'une xénophobie latente et constante, les moments de crispation anti-immigrés en France correspondent aux moments de crise économique et sociale (années 1880, 1930, 1980). Si en littérature la xénophobie des années 1930 n'est pas articulée de façon aussi claire à la question migratoire<sup>8</sup>, ce n'est plus le cas après la Seconde Guerre mondiale et les crises des années 1970. En ce qui concerne les cibles du racisme, ce sont toujours en premier lieu les dernières vagues migratoires qui sont visées (juifs dans les années 1930, Portugais, Nord-africains et Africains dans les années 1970). Enfin, l'hostilité à l'immigration émane volontiers d'anciens immigrés eux-mêmes francisés, et peu désireux d'être assimilés aux nouveaux arrivants<sup>9</sup>. L'exemple de Cioran illustre assez bien ces différentes caractéristiques.

On peut donc considérer que la littérature d'essai aide à produire ou à introduire ces discours idéologiques spécifiques que sont les discours xénophobes. Se fonder, comme le fait Cioran, sur une énonciation personnelle et sur une expérience quotidienne fait naître des associations d'idées et d'images qui, comme le dit Noiriel, « coupent l'herbe sous le pied » du discours politique rationnel. Le fait que R. Millet reprenne exactement le même motif n'est pas anodin : il esquisse le même mouvement allant de l'expérience individuelle vers une opinion générale. On peut comparer ces textes avec la lettre de Guy Debord sur la question

---

8. L'antisémitisme de l'Action française n'est lié qu'indirectement avec les problématiques migratoires – il faut dire que la bourgeoisie française et une partie non négligeable de la droite sont à l'époque très favorables à l'immigration, pour faire des soldats et fournir des bras à l'usine. Mais comme le rappelle Noiriel, un Paul Morand vise bien les juifs immigrés d'Europe centrale, dont il caricature l'accent, et pas juste l'*ennemi de l'intérieur*. Voir *supra* l'introduction à cette troisième partie.

9. Voir sur tous ces points G. NOIRIEL, *Le creuset français : histoire de l'immigration, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* (1988), Paris, Seuil, 2006, p. 262-277.

immigrée, qui accrédite aussi l'idée d'un grand remplacement, évidemment sans s'en attrister, étant donné les positions libertaires et anticolonialistes de l'auteur. Conseillant Mezioud Ouldamer (immigré en situation irrégulière que Debord aide aussi à obtenir des titres de séjour) pour l'écriture d'un pamphlet<sup>10</sup>, il lui recommande d'écrire « dans un ton parfaitement impassible [...] en évitant si possible tout mot de jugement valoratif ; comme s'il s'agissait de géologie. C'est là qu'est le plus grand scandale<sup>11</sup> ». Le recours à la première personne chez Cioran (et Millet) fonde le constat de l'extinction des Blancs ; chez Debord, ce constat n'est qu'un prétexte pour traiter ce dont l'immigration ne serait qu'un épiphénomène : l'uniformisation culturelle de la France par la marchandisation et la mondialisation. Le texte de Cioran instaure une incertitude quant à l'attitude de l'énonciateur, mais, comme celui de Millet, il met en scène un individu face à un phénomène global, là où Debord recommande une approche foncièrement anti-individualiste.

La construction des énoncés implique donc déjà certaines options théoriques. Il y a eu rencontre entre Cioran et un idéologème réactionnaire propre à l'Europe des années 1970 (l'extinction de la race blanche à cause de l'immigration), et travail (notamment stylistique) pour introduire cet idéologème en littérature. Les caractéristiques communes entre le texte de Cioran et les discours anti-immigrés de son époque suggèrent que la littérature se situe sur un pied d'égalité avec d'autres régimes de production idéologique<sup>12</sup>, même si elle présente des caractéristiques esthétiques (l'importance de l'ethos, des jeux énonciatifs, l'ironie, l'usage distancié des mots, le fait qu'elle ne soit pas astreinte à la cohérence ou à la rationalité) qui complexifient son approche.

---

10. M. OULDAMER, *Le Cauchemar immigré dans la décomposition de la France*, Paris, G. Lebovici, 1986.

11. Lettre à Mezioud Ouldamer du 22 novembre 1985 et notes de décembre 1985 (G. DEBORD, *Correspondance*, P. Mosconi (éd.), Paris, Fayard, 1999, vol. 6, p. 362-369).

12. Sanda Stolojan note qu'à cette époque, Cioran lit les thèses d'Alain de Benoist – tout en gardant ses distances avec le GRECE et la Nouvelle Droite en tant que mouvements politiques, contrairement à Eliade – et qu'il est de plus en plus obsédé par la question migratoire (voir A. LAIGNEL-LAVASTINE, *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme ; trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 462). Peu importe à ce propos de savoir si en 1977 Cioran a pu enfin exprimer ouvertement des idées qu'il nourrissait déjà ou si ses idées ont été déterminées et modelées par l'air du temps (Noiriel situe en 1980 le nouveau pic de crispation anti-immigrés, ce qui correspond aux grèves des travailleurs immigrés et à la recomposition de l'extrême droite sous Mitterrand, mais la crise économique mondiale est antérieure).